

Jean-Yves Monnat

COMME UNE "ENVIE DE BRETAGNE"

Jean-Yves Monnat fait partie de ces personnes chez qui les passions se conjuguent, se complètent et semblent, au final, n'avoir qu'une seule et même cause: peut-être bien, chez lui, cette grande "envie de Bretagne"? Naturaliste et chercheur, l'homme s'est aussi révélé un collecteur aussi rigoureux que sensible, accumulant, en à peine une dizaine d'années, une collection de plus de neuf cents chants et enregistrements. C'est avec une émotion intacte qu'il évoque aujourd'hui ces années de quête, remplies de belles rencontres et de chansons qui lui donnent toujours le "frisson".

Bien connu en Bretagne comme naturaliste, membre de la Société pour l'étude et la protection de la nature en Bretagne (SEPNB) depuis son adolescence, chercheur, Jean-Yves Monnat est né en 1942 à Locmiquélic, en face de la rade de Lorient. Son père, d'origine jurassienne, était le fils d'un rhabilleur qui avait fui la misère à la fin du XIX^e siècle pour venir vendre ses talents de monteur de montres à Lorient. Sa mère, une Le Rouzic, était native de Plœmeur. En 1943, toute la famille quitte Locmiquélic et s'éloigne de Lorient et des bombardements pour se réfugier dans un hameau reculé de Pluvigner, à Trélécan, près de la forêt de Camors, où ils sont accueillis jusqu'en 1946 dans une petite épicerie de campagne chez Pierre Rault, sabotier, et sa femme. Ce séjour le marque profondément et reste déterminant dans ce qu'il appelle son "envie de Bretagne".

Après la guerre et le

retour à Lorient, Jean-Yves Monnat suit toute sa scolarité au lycée Dupuy-de-Lôme, à Lorient, où Gildas Bernier, un professeur de géographie féru de toponymie, lui donne ses premiers cours de breton. Puis il poursuit des études supérieures à Rennes au tout

début des années 1960 et y rencontre d'autres jeunes bretonnants de sa génération. Il participe à la même époque à plusieurs camps d'Al Leur Nevez organisés par Loeiz Roparz, puis, lors d'un festnoz à Carhaix avec les sœurs Goadec, il fait la rencontre de Donatien Laurent, une rencontre qui reste déterminante pour lui et marque le début d'une longue amitié. Il chante aussi assez régulièrement avec toute une bande de Morbihannais (Herri Gourmelen, Pierre Le Padellec, Alain Le Buhé, Jude Le Paboul...), que rejoint parfois Donatien Laurent, puis rentre dans la vie professionnelle en 1964 comme assistant en biologie marine sur une île du Golfe du Morbihan. Après avoir passé sa thèse sur les bivalves en 1970, il oriente ses recherches sur l'oiseau de mer.

S'ouvre alors pour lui une longue période où il va "avoir du temps", comme il le dit lui-même. On reste alors sidéré quand on l'entend énumérer toutes les activités et tous les projets auxquels il a été associé ou qu'il a menés lui-même à cette époque : une grande collecte dans le pays vannetais entre 1970 et 1979, la collaboration aux travaux d'enquête de Lan Ar Ber pour une thèse au CNRS sur les noms bre-



■ Jean-Yves Monnat sur les falaises du Cap Sizun en avril 2009. Aujourd'hui à la retraite, le naturaliste n'en poursuit pas moins ses observations de la faune marine locale (Photo collection personnelle).

■ Jean-Yves Monnat en août 2008 (Photo collection personnelle).

tons des organismes marins, les séminaires d'ethnologie de Jean-Michel Guilcher à la faculté de Brest, l'aide apportée à Donatien Laurent sur le déchiffrage et la traduction des manuscrits de Le Diberder, ou encore le travail de recherche et d'inventaire du Barzaz Bro Leon, toujours avec Donatien Laurent...

Aujourd'hui il vit à Goulien, tout près de la colonie d'oiseaux du cap Sizun, et profite d'une retraite active consacrée aux mouettes tridactyles et autres activités naturalistes. C'est là qu'il nous a reçu pour évoquer son travail de collecte et nous faire partager sa grande connaissance de la tradition chantée de Bretagne.



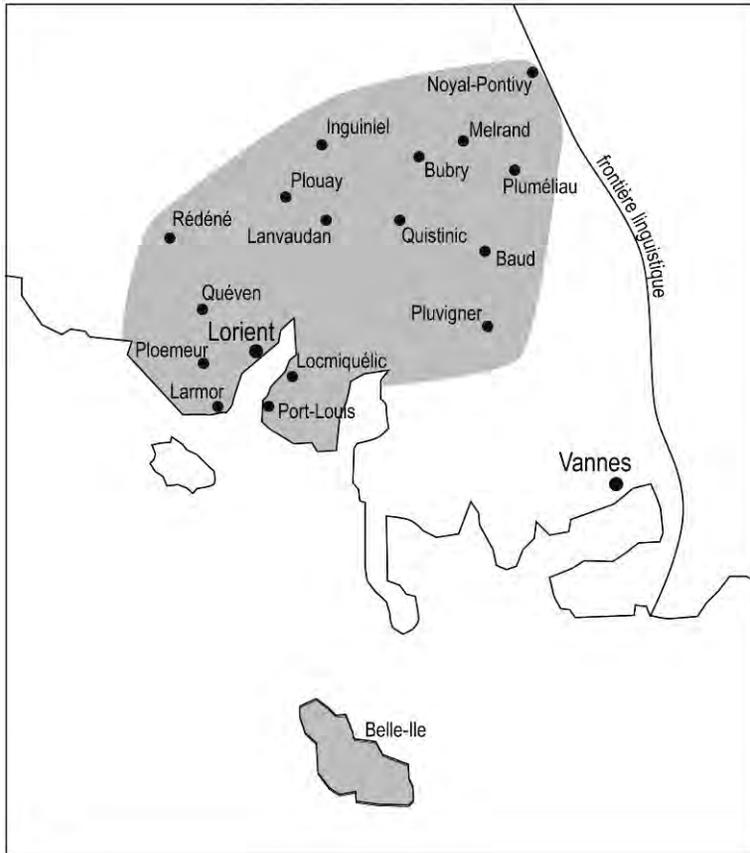
I.T. : Trélécan, ce sont quasiment tes premiers souvenirs ?

J.-Y.M. : Oui, ce sont mes premiers souvenirs et c'est un lieu qui m'a marqué fortement. D'ailleurs, lorsque j'ai commencé à collecter dans les années 1970, j'ai tout de suite pensé à contacter madame Rault, cette dame qui nous avait accueillis pendant la guerre. Elle m'a répondu : *"Eh bien, je vais essayer de demander"*. Elle a réussi à réunir Job Le Dorz, l'ancien boulanger, sa femme Julienne Le Dorz, et un paysan du coin qui s'appelait Chim Le Blé (Chim pour Joachim). Pour moi, cela reste un grand souvenir parce que c'était des retrouvailles avec le Trélécan de mon enfance. Job Le Dorz avait fait une attaque cardiaque deux jours auparavant, mais avait tenu à chanter : *"Mais si, je vais chanter pour Jean-Yves quand même !"* La première chanson qu'ils m'ont chantée ce jour-là, c'était une chanson très connue, mais que j'aime beaucoup (il chante) : *"Disul vintin ha pa*

saven bag en-dro dre ma jardrin eb en" (Dimanche matin quand je me levais, j'allais faire le tour de mon jardin). Je garde un grand souvenir de cette séance d'enregistrement, j'étais très ému ! C'est, à mon avis, un des endroits qui a décidé de mon amour de la Bretagne. Une Bretagne de l'intérieur, non remembrée... Il n'y avait que des routes de terre. Rien n'était goudronné à cette époque-là. Ce n'est pas un souvenir nostalgique ou mélancolique, mais une espèce de madeleine de Proust, un beau souvenir très très fort ! Je crois que cela a été assez déterminant dans mon attachement à ces choses-là...

Ni ma mère ni mon père n'étaient bretonnants mais mon père était intéressé. Il avait vécu toute sa vie, ou presque, dans la région lorientaise. Ses copains, ses deux principaux bons compagnons, étaient ouvriers de l'arsenal et bretonnants ; il allait à la chasse avec eux. Mes deux grands-parents étaient bretonnants, je baignais dans une ambiance bre-

tonne, mais moi, j'étais incapable de dire un mot. Au lycée, j'ai été un des premiers à suivre des cours de breton avec Gildas Bernier, un professeur de géographie qui avait fait aussi de la toponymie. J'y ai appris les mutations, la grammaire... mais pas à parler ! Ce qui a été déterminant pour mon apprentissage du breton, cela a été mon arrivée à Rennes, en 1959 et mon entrée dans le mouvement de la Jeunesse étudiante bretonne (J.E.B.). J'y ai rencontré une bande de lascars qui ne parlaient pratiquement que breton entre eux, alors c'est comme cela que c'est rentré ! A la J.E.B., j'ai appris à danser et fréquenté les rares festoù-noz de l'époque, les premiers, comme celui de Poullaouën. J'ai fait une fois le voyage Lorient-Poullaouën à vélo, pour le festnoz de Pâques. J'étais arrivé l'après-midi pour le pardon, j'ai dansé jusqu'au bout de la nuit. Et puis, à quatre heures du matin, j'ai repris mon vélo et direction Lorient : j'ai dormi dans un fossé à



■ Les principales communes du Vannetais concernées par la collecte de Jean-Yves Monnat (cartographie I. Troadeg).

Meslan, ou je ne sais où... C'était une super époque, ma découverte du pays plinn, tout ça.

Au début des années 1970, quand j'ai passé ma thèse sur les bivalves, des petites palourdes minuscules, j'avais du temps et donc j'ai commencé à collecter dans le Morbihan. Cela a duré jusqu'en 1979. En 1978, il y a eu l'*Amoco Cadiz* et c'est moi qui ai coordonné toutes les opérations de sauvetage des oiseaux. C'était monstrueux, gigantesque. De mars à août, j'ai donc été coupé de tout, et quand je suis revenu sur mon terrain de collectage, deux ou trois de mes informatrices les plus âgées étaient mortes. Cela m'a mis le bourdon... Et puis j'avais d'autres projets. J'hésitais quant aux suites à donner à ma thèse. A l'époque, j'animais aussi une association d'ornithologues bretons qu'on avait créée. C'était une

période finalement très favorable à ce que j'avais au fond de moi, cette envie... D'autant plus que je fréquentais Donatien Laurent. Et aussi Lan ar Ber (Alain Le Berre), de mon arrivée à Brest en 1965 jusqu'à 1974, l'année où il est mort. A l'époque, Lan faisait sa thèse au CNRS sur les noms bretons des organismes marins. Il crayonnait des dessins qu'il présentait aux pêcheurs dans les ports mais, comme il n'était pas naturaliste à l'origine, il y avait forcément des erreurs ; j'ai donc débroussaillé tous ses carnets d'enquête avec lui...

I.T. : *Quel a été l'événement ou les événements déclencheurs de ta vocation de collecteur au début des années 1970 ?*

Ce sont toutes ces rencontres, et cet environnement, qui ont fait que j'ai été tenté d'y aller moi-même et, tant qu'à faire, dans mon

pays d'origine, le Vannetais. Après avoir trouvé mes premiers informateurs, cela a fait boule de neige. Je me suis d'abord intéressé au pays de Ploemeur, à côté de chez ma mère, dans les ports. A ce moment-là, un autre élément a été déterminant : Donatien Laurent venait de récupérer les manuscrits de Le Diberder, à peu près huit cents textes. Il m'a demandé d'essayer d'y mettre de l'ordre. Cela a été un boulot gigantesque. J'avais tous les manuscrits à la maison pendant des années, plus les transcriptions qu'avait faites Gillouard. Je passais des nuits à les déchiffrer. Il y avait notamment des carnets de Kerroch, Lomener... Pour beaucoup de chansons, on n'avait pas les airs, c'est ce qui m'a donné l'idée de rechercher les enfants des informateurs. J'ai d'abord retrouvé Louise Le Pallec, une femme originaire de Quistinic qui a fini sa vie à Plouhinec, tout près de Locmiquélic. Puis j'ai retrouvé et commencé à collecter auprès de Louis Hires, un pêcheur de Kerroch qui avait une voix tonitruante et qu'on appelait "*kaner noz*" (chanteur de nuit) parce qu'il était pêcheur de crevettes, une pêche qui se fait la nuit. Son père, lui-même pêcheur, m'a-t-il raconté, pouvait chanter toute la nuit sans dire deux fois la même chanson. Et puis après, on m'a signalé quelqu'un à Plouay et, de Plouay, je suis arrivé à Bubry et, enfin, je n'ai plus bougé du pays Pourlet. J'y ai fait des rencontres incroyables.

I.T. : *Quelles sont les rencontres qui t'ont marqué le plus ?*

J.-Y.M. : A Bubry, il y a eu Marie Nignol, bien sûr... Evidemment, je suis allé aussi sur les traces de Donatien qui, par l'intermédiaire de Pierre Le Padellec, avait collecté dans ce coin-là, à Saint-Yves Bubry, avec notamment Elise Nignol, qui avait une voix et un style absolument fantastiques, extraordinaires... Je pense aussi, par exemple, à Marianne Philippe. Elle avait un des plus beaux répertoires que j'ai jamais vu, mais elle ne pouvait plus chanter, elle était cardiaque au dernier degré. Alors elle ne chantait que l'incipit, ou

un bout de la chanson et elle me dictait la suite. C'est d'elle que je tiens probablement la seule version connue, populaire, différente des feuilles volantes, de la gwerz de Mauricette Jaffrezo, radicalement différente de tout ce que l'on connaît par ailleurs. C'était une femme fantastique. Il y avait aussi Louise Guillemot, qui habitait une petite maison à Bubry et me disait : *"Pa ne gouskan ket, me a reviza ma c'hanenneu"* (Quand je ne dors pas, je révise mes chansons).

I.T. : C'était des personnes qui avaient beaucoup de répertoire ?

J.-Y.M. : Ah oui ! Plusieurs dizaines de chansons, et du vieux fonds. J'allais une fois, deux fois, trois fois et je les laissais s'exprimer. Mais je m'étais fait une liste, j'avais fait pour mon propre usage une classification de la gwerz bretonne, c'était la gwerz qui m'intéressait, alors que, comme tout le monde, j'avais commencé par m'intéresser à la chanson à danser. Et il m'est arrivé des choses sympas, par exemple avec Maria Masson de Quistinic, dans le pays de Baud, qui n'avait ni une voix ni un style fantastiques, mais un répertoire impressionnant... A chaque fois que son répertoire semblait s'épuiser, je relançais en interrogeant sur un personnage ou un bout d'histoire. Et alors on me disait *"Ab non, mais il y a une telle que j'ai entendu chanter cela"*. Et ainsi de suite... Je l'interrogeais sur les thèmes de gwerz, assez systématiquement mais en conversant, comme ça. Elle partait sur quelque chose et, de fil en aiguille, cela nous emmenait ailleurs. Arrive le moment où l'on aborde le thème des infanticides et, parmi les chansons dont c'est le sujet, il y a *Mari Ar Masson*. J'hésitais un peu à poser la question (c'est presque son homonyme) ; mais elle m'a répondu : *"Ab oui, je connais ça, mais je ne vais pas pouvoir te la chanter, il va falloir que je la révise. La prochaine fois que tu viendras, j'essaierai de te la chanter"*. Et de me dire qu'elle avait entendu une de ses tantes la

chanter une fois. Elle avait quatorze ans à l'époque et elle avait alors plus de quatre-vingts ans. Elle ne l'avait jamais chantée, et pour cause (il chante) : *"Mari Ar Masson hag ar Pontpoulleu hag he deus kollet he alc'hweieu..."* (Marie Le Masson de Pontpoulleu a perdu ses clés...). Voilà un beau souvenir, émouvant.

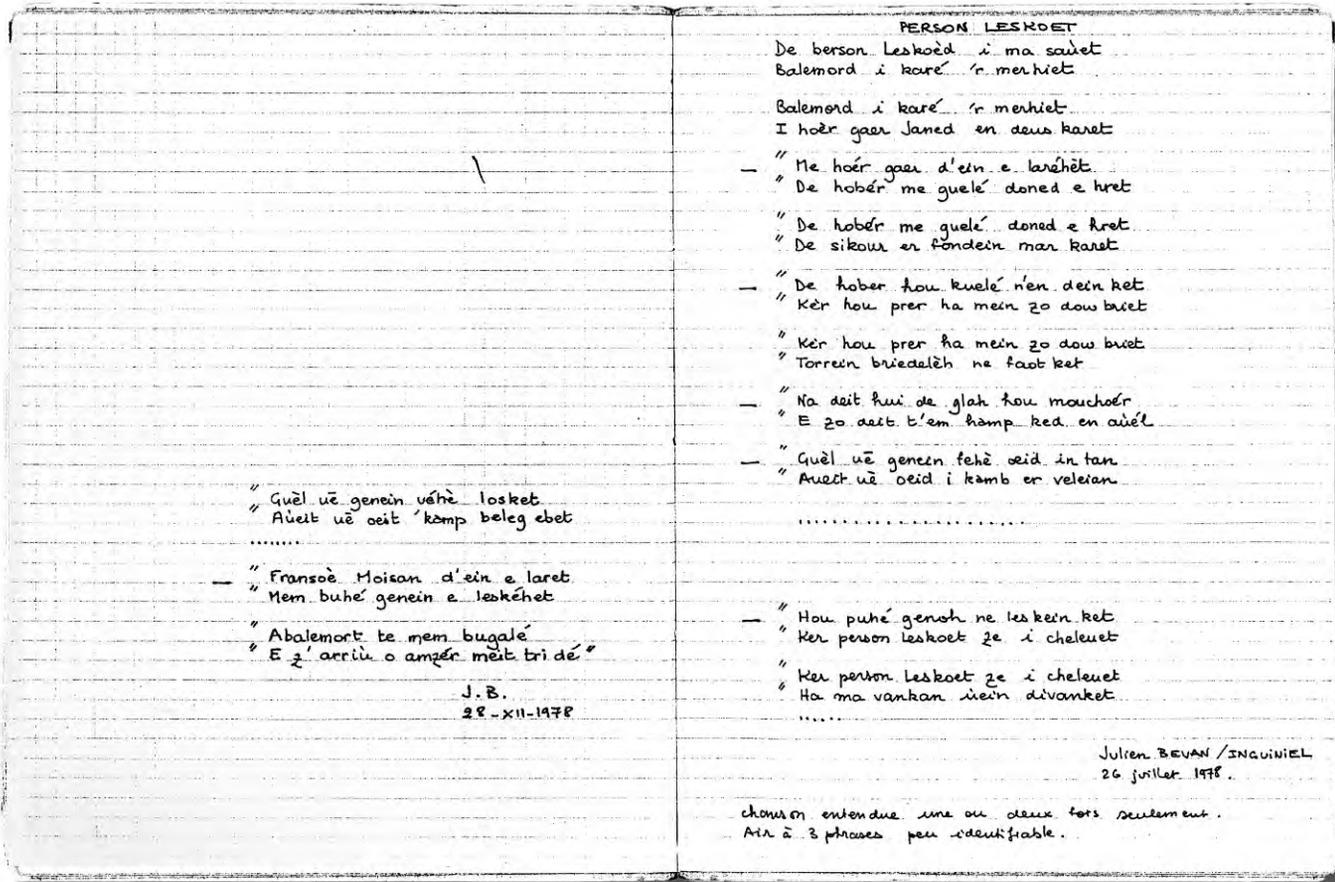
Il n'y avait que les femmes à avoir ce genre de répertoire, mais je ne les fréquentais guère en dessous de quatre-vingts ans à l'époque ! Je pense aussi à Margeit Léannec, de Saint-Yves Bubry, une femme fantastique, avec un répertoire complètement inédit. Elle chantait quelque chose de complètement inhabituel (il chante) : *"Me bo suppli merc'bed yeuank p'en deuec'h d'ober al leh..."* (Je vous supplie, jeunes filles, quand vous irez faire la cour...).

Mais c'est avec Louise Vally, du Bodo, à Melrand que j'ai fait une de mes plus belles découvertes. On m'avait dit : *"Oh il y en a une, là, Louise Vally, dite Louise ar Bodeu, Louise du Bodo, qui tient un petit bistrot de campagne comme autrefois, au Bodo, à Melrand."* Elle était réputée pour chanter la chanson de saint Isidore. Au moment où j'arrive au bistrot pour la rencontrer, je vois

une femme qui sort et se dirige de l'autre côté de la route. Elle me voit et elle me demande qui je cherchais. Je lui dis *"Louise Vally"*. *"Pour quoi faire ?"*. *"Parce qu'on m'a dit que Louise Vally savait très bien chanter la chanson de saint Isidore."* Elle me regarde puis elle me dit : *"Je n'en ai pas pour longtemps. Rentre."* Je rentre. Il y avait quelques tables à droite, le comptoir de l'épicerie et, à gauche, son coin cuisine, puis une table et des habitués qui étaient en train de jouer à la belote et qui s'engueulaient comme du poisson pourri parce qu'il y en avait un qui ne savait pas jouer du tout. Moi, j'attendais Louise, pendant que ça s'engueulait ! Comme celui qui ne savait pas jouer mettait le bazar dans le jeu, il y en a un qui me demande : *"Tu sais jouer à la belote, toi ?"* Cela faisait longtemps que je n'y avais pas joué, mais me voilà à faire une partie. Louise Vally était revenue et on jouait encore à la belote, cela a duré des heures... A un moment, il y en a un qui me dit : *"Mais dis donc, t'étais là pour quoi, toi ?"* Et je raconte que j'étais venu enregistrer *Saint Isidore* avec Louise, si elle le voulait bien. *"Oh, mais nous on sait chanter aussi !"* Et aussitôt ils entonnent *Ar jiboësour ieuank* (Le jeune chasseur). Puis je fais

La collecte de Jean-Yves Monnat

Entre 1970 et 1979, Jean-Yves Monnat a réalisé près de soixante enquêtes de terrain et rassemblé une moisson impressionnante de plus de neuf cents chants et enregistrements. Ses recherches l'ont conduit dans près de vingt communes du Morbihan, essentiellement autour de Lorient et dans le pays Pourlet. Il y a rencontré une centaine de chanteurs, essentiellement des femmes (*"A l'époque, je ne fréquentais guère en dessous de quatre-vingts ans !"* dit-il malicieusement). Il a complété ses recherches de terrain par un important travail de transcription des chants qu'il a recueillis, travail qu'il réalisait chez lui au retour de ses journées de collectage. Il a récemment versé ce fonds d'enregistrements et d'archives à Dastum afin de le sauvegarder et de le rendre accessible à tous.



■ Une transcription de la chanson Person al Leskoet, de la main de Jean-Yves Monnat. A l'époque, en 1978, il note que Julien Bevan, à Inguiniel, n'avait entendu cette chanson qu'une ou deux fois seulement, ce qui peut expliquer que cette version est beaucoup moins complète que celle que lui donneront Louise Vally et sa sœur.

affaire avec Louise : *"Tu revien-dras !"* Je reviens, j'enregistre *Saint Isidore*. Puis elle me dit : *"Je connais aussi la chanson de sainte Geneviève de Brabant, mais je ne vais pas y arriver : à chaque fois que je commence, je pleure !"* Alors on essaie et puis, je ne sais plus comment c'est arrivé, mais c'est elle la première qui m'a sorti *Person al Leskoet* (Le curé du Leskoet). Une gwerz incroyable !

C'est l'histoire d'un curé qui fait des propositions à sa belle-sœur, malhonnêtes évidemment. La belle-sœur refuse. Il engage alors un simple d'esprit, nommé François Moizan, pour la tuer. Il dit à la fille : "Tes parents sont gravement malades, il faut que tu ailles les voir d'urgence". Pour aller les voir, il faut qu'elle traverse la forêt de Quénécan. Mais lorsqu'elle arrive,

ils lui disent : "Mais ma fille, on n'est pas malade du tout et celui qui t'a dit cela te veut du mal." François Moizan, le simple d'esprit, avait dit "Moi, je ne peux pas, je connais bien cette fille-là, c'est la fleur de la paroisse, on la voit circuler à la procession. Je n'ai que du bien à penser de cette fille-là, de ses parents...". Mais, convaincu par le curé, il attend la fille dans la forêt de Quénécan et la tue à coups de hache, et tue en même temps l'enfant qu'elle porte. Le curé sera découvert, pendu et brûlé. C'est une chanson rare, rarissime, on imagine bien pourquoi.

Louise Vally m'avait dit : *"Je ne la connais pas en entier ; ma sœur, qui a plus de quatre-vingts dix ans, ne pourra pas chanter, mais elle la sait et elle habite à Guern. Alors*

tu viendras tel jour". Je viens le jour dit. Elle me dit *"On y va !"* *"Et le bistrot ?"* *"Oh, ils verront bien que je ne suis pas là !"* Alors elle ferme sa porte et elle met un mouchoir blanc sur la poignée. Ce qui veut dire, pour les gens du coin : je ne suis pas là, ce n'est pas la peine d'essayer ! Et on est allé voir sa sœur, qui m'a récité une version très complète de *Person al Leskoet*. C'est la seule chanson que j'ai eu d'elle.

I.T. : *Est-ce que pour toi il y a une unité, musicalement, dans tout le secteur que tu as collecté ? Ou tu dirais qu'il y a des familles ?*

J.-Y.M. : Je ne saurais pas dire, mais il y avait des gens avec des répertoires complètement à part. Dans les corpus de chansons, on

se rend compte que tous les répertoires ne se sont pas communiqués de la même manière. Cela tient sans doute à des goûts personnels, mais il y a également des réseaux dans la campagne, des réseaux d'amitié, d'entraide... C'était en partie des réseaux de proximité, mais aussi des réseaux d'alliance et ces réseaux s'imbriquaient, mais ne coïncidaient pas forcément. Chacun d'entre eux a pu véhiculer des chansons qui lui étaient propres, qui n'étaient pas chantées dans les réunions publiques, les mariages, les pardons..., mais seulement au sein de ce réseau. Et déjà sur les plans de thèmes, il y a des choses qui étaient partiellement perméables ou non.

Il y avait aussi des manières de chanter. Si tu vas, par exemple, dans le pays de Baud ou dans le pays de Pluvigner, tu as des chanteurs qui chantent lentement, qui s'écoutent chanter. Il y a une espèce d'écho intérieur à la chanson, qui est fort et qui semble complètement évident pour ces gens-là. Il y a une manière de s'approprier les airs, un style qui doit être local. Une gavotte pourlet, par exemple, est immédiatement reconnaissable.

I.T. : *Le pays lorientais, par exemple, t'a-t-il semblé différent, dans le répertoire, ou la manière de chanter ?*

J.-Y.M. : Ah oui, Lorient, c'est la côte, le répertoire n'est pas pareil. La côte est plus dévergondée. Tu trouves moins facilement des grandes gwerz, par exemple. Mais dès qu'on s'éloigne un peu du littoral, c'est autre chose. Je me souviens de cette femme de Redéné qui m'avait chanté la gwerz de Catherine Troadec. Les gens de Redéné allaient sur la côte une fois par an pour "*salganeta*", pêcher des lançons... C'était tout ce qu'ils connaissaient de la côte. Je crois que la notion de terroir était assez forte. Quelques chansons faisaient le trait d'union : *Le bateau de Lorient* était connu un peu partout, il y avait aussi quelques chansons d'amour, et puis *Les miroirs d'argent*, par exemple. J'en ai eu une très belle, d'une femme qui

était de Penquesten. C'était l'air qui était beau, avec une ritournelle complètement invraisemblable (il chante) "*Ur verc'h ieuank a Sant Enan, ton mironton, mon ami à droite, demi tour à gauche, ur verc'h ieuank a Sant Enan zo maro er blè-man kreiz he c'hoant...*" (Une jeune fille de Saint-Enan est morte cette année au milieu de son désir). Avec une finale tenue, c'était très très beau.

I.T. : *Est-ce que tu avais envie d'apprendre certaines chansons ?*

J.-Y.M. : Pas vraiment, mais la plupart me restaient en tête pour les avoir réécoutes et retranscrites, car je transcrivais tout, en rentrant, systématiquement. J'ai assez de facilité à me remémorer les airs, les incipits... J'ai par exemple tellement travaillé sur une chanson comme *Logdu*, que je devrais être capable de la chanter d'un bout à l'autre. Il y a une chanson, bizarrement hors de mon terroir, que je chantais régulièrement. Quand on me demandait de chanter, c'était celle-là qui venait (il chante) :

"*Ur verc'h yaounek*

[*deus a Houesnou*

Ginidig deus a Sant Kadou (bis)

Nag hi deus skrivet ul lizher

Da gas d'ur c'hloereg

[*da Gemper*" (bis).

(Une jeune fille de Gouesnou native de Saint-Cadou a écrit une lettre à transmettre à un clerc de Quimper).

Je l'ai enregistrée, figure-toi, dans le Léon, auprès de Chanig Ti Jak. J'ai fait deux enregistrements dans le Léon, à Plouescat, à Santec et aussi à Plourac'h, une fois. J'aimais bien collecter comme ça, quand j'en avais l'occasion.

I.T. : *Est-ce que la structure du chant a une importance pour toi ? L'effet dialogue qu'il y a, par exemple, dans les vieilles chansons et dans les gwerz en particulier ?*

J.-Y.M. : Oui, même les formules qu'on retrouve partout, les classiques "*Ma zad, ma mamm, ma me c'barel*" (Mon père, ma mère, si vous m'aimez), c'est un procédé

qui ne comble pas des trous dans l'histoire mais qui meuble. Tout cela, je le trouvais important. Je suis aussi sensible aux structures cent fois répétées qu'aux choses qui sortent de l'ordinaire. Sensible à la fois au gros du corpus du patrimoine, qui est relativement monolithique, et à tout ce qui fleurit autour. Moi, ce qui me sidère, c'est la survivance des airs à trois phrases, où le deuxième vers est répété deux fois, et de leurs versions modifiées à quatre phrases avec, très fréquemment, la répétition de la troisième phrase. Ces fameux airs à trois phrases, c'est quelque chose de fort chez nous. C'est d'une simplicité ! C'est presque rustique, et pourtant, cela peut être terriblement sophistiqué. En général, ce sont des vers courts mais il y a un cas fantastique de vers longs, des vers à douze pieds et à trois phrases, recueilli par Donatien à Loctudy, auprès du sacristain (il chante) :

"*Me m'eus bet ul lizher*

[*digant ma c'homandant*

Da vont da Loktudi

[*da wel ma mestrez koant*

Da vont da Loktudi

[*da wel ma mestrez koant...*"

(J'ai reçu une lettre de mon commandant pour aller à Loctudy voir ma belle maîtresse).

Quand tu sais que ces airs-là viennent vraiment du fond des âges, et que cela a survécu jusqu'à aujourd'hui... Quand je sentais venir un air à trois phrases, moi, cela me remuait complètement. Je suis du genre à ressentir facilement des frissons esthétiques.

Tu vois que, même si je me suis assez éloigné de cette préoccupation-là depuis longtemps (encore que...), ce sont toujours de choses qui me font vibrer !

l'fig Troadeg, d'après un entretien avec Jean-Yves Monnat réalisé le 6 mai 2010 à Goulien